

LES PUQ

LA MAISON D'ÉDITION DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Un reportage de Elaine Hémond

Plus de 20 ans d'expérience, un fonds d'édition riche de 700 titres, un arrimage étroit avec la recherche et l'enseignement effectués dans le réseau de l'Université du Québec ainsi que dans l'ensemble du milieu universitaire québécois: voilà quelques caractéristiques des Presses de l'Université du Québec.

Créées en 1969, les Presses de l'Université du Québec (PUQ) partagent avec l'institution-mère la mission d'agent de développement du milieu québécois. Disposant des moyens propres à une maison d'édition, les PUQ ont comme objectifs la diffusion des connaissances et des idées ainsi que leur renouvellement dans la société.

Derrière une vocation éducative stimulante mais exigeante, les PUQ se confrontent aux défis pratiques inhérents au fonctionnement de toute maison d'édition: sélection éclairée des auteurs et des œuvres, études de marché rigoureuses, partenariat étroit avec l'auteur dans la gestation et la mise en forme de la publication, production, marketing et... rentabilité. En effet, au même titre que les cafétérias et les stationnements des universités, on aspire désormais à ce que les presses universitaires s'autofinancent.

UN OUTIL

«Pratiquement, les PUQ sont avant tout un outil mis à la disposition de la communauté universitaire, affirme Jacki Dallaire, son directeur général. Nous souhaitons qu'un maximum de gens s'en prévalent. Par le biais de publications savantes, d'ouvrages didactiques ou de livres de grande diffusion, nous représentons en effet le prolongement logique de la recherche et de l'enseignement effectués dans le réseau universitaire.»

Au cours de l'exercice 1989-1990, près de 70 titres seront mis sur le marché par les PUQ. Qu'il s'agisse de livres de grande diffusion comme celui de Robert Michaud, de l'Université du Québec à Rimouski, intitulé *Ramsar, Pour l'amour de la mer*, de manuels didactiques comme *Analyse coûts-avantage* de Gilles Gauthier et Marie Thibeault, des Hautes Études commerciales (HEC) ou de publications savantes comme *Démographie urbaine au temps des colonies* de Danielle Gauvreau, de l'Université du Québec à Chicoutimi, ces ouvrages sont le fruit d'un étroit partenariat entre les auteurs et l'équipe des PUQ.



LOISIR ET SOCIÉTÉ / SOCIETY AND

L'ADMINISTRATION PUBLIQUE QUÉBÉCOISE: ÉVOLUTIONS SECTORIELLES 1980-1985

Richard Morin

Robert Soulière

Robert Soulière

« Aux Presses, nous considérons l'auteur comme le pivot de nos activités, la raison d'être de notre travail, explique Angèle Tremblay, directrice de la production. Nous sommes très exigeants sur la qualité du fond d'un ouvrage et nous comptons l'être d'ailleurs de plus en plus. Mais, en ce qui concerne la forme, nous sommes là pour l'améliorer! Pour un excellent produit, même s'il ne dispose que d'un petit marché, nous n'hésiterons pas à investir et à faire le maximum. Par contre, nous refuserons d'éditer un ouvrage à la sauvette, même s'il permet de prendre d'assaut un créneau très lucratif. Ce ne serait rendre service ni à l'auteur ni au PUQ. »

Aux Presses, le processus de publication ressemble fort à celui pratiqué dans les maisons d'édition commerciales. Jusqu'à présent, la plupart des auteurs arrivent avec un manuscrit déjà réalisé et saisi sur disquette. Mais, idéalement, Jacki Dallaire souhaite que la collaboration entre l'auteur et les Presses s'instaure avant la rédaction de l'ouvrage. « L'auteur qui vient discuter de son projet avec nous, avant sa réalisation, y trouve de nombreux avantages, explique le directeur général. Par exemple, dans le cas d'un ouvrage didactique, peut-être peut-il éviter d'étendre ses recherches dans une direction ne correspondant pas aux besoins du marché, ou s'épargner la peine d'écrire un ou plusieurs chapitres qui devront être retranchés? »

DE LA DISQUETTE AU LANCEMENT

Mais, que les manuscrits soient déjà prêts ou qu'ils aient été concoctés en collaboration avec l'éditeur, les ouvrages soumis aux PUQ sont étudiés par un comité de lecture extérieur à la maison d'édition. Ce comité est formé de spécialistes œuvrant dans différents champs d'étude et d'érudits. S'il est approuvé, le texte est transmis à Angèle Tremblay, qui coordonne tout le processus de relecture, de correction technique et linguistique, d'illustration, effectué par des professionnels. Les corrections et modifications sont ensuite soumises à l'auteur qui, généralement, les inclura lui-même sur support magnétique. Pour un texte de 400 pages, qui se traduira par un livre d'environ 250 pages, ce cheminement prend généralement près de 3 mois, tout dépendant de la complexité de l'ouvrage, du nombre et de l'envergure des graphiques, figures, tableaux ou illustrations.



Angèle Tremblay et Jacki Dallaire, respectivement directrice de la production et directeur général des Presses de l'Université du Québec.

Selon Jacki Dallaire, les contrats signés entre les auteurs et les PUQ correspondent *grosso modo* à ceux proposés par la plupart des éditeurs canadiens. « L'auteur est consulté au cours de tout le processus de production. Le choix final des illustrations et de la couverture du livre incombe cependant à l'éditeur, tout comme la responsabilité de la mise en marché. »

Une étude de marché permet de définir le tirage d'une publication. Il est évident qu'un ouvrage savant jouit généralement d'un potentiel de lecteurs moins important qu'un livre de grande diffusion. Ainsi, si certains ouvrages scientifiques sont tirés à moins de 1000 exemplaires, d'autres, destinés au grand public, peuvent atteindre et dépasser les 10000 copies. Selon le nombre d'exemplaires tirés et les caractéristiques du produit, les sommes investies par les PUQ pour une publication peuvent varier entre 10000 \$ et 50000 \$.

Paradoxalement, les ouvrages de grande diffusion, tirés à plusieurs milliers d'exemplaires, ne sont pas nécessairement les plus rentables pour les PUQ. Il semble même que ce soit le contraire. « Avec un tirage de 10000 exemplaires, il nous est parfois arrivé de ne pas couvrir nos frais », explique Jacki Dallaire, en ajoutant qu'« en ce qui concerne les publications destinées au grand public, près de 60 % du montant des ventes disparaît en remises aux intermédiaires ».

Pour des raisons économiques de ce type, la publication d'ouvrages de grande diffusion a fortement diminué aux PUQ au cours des dernières années. Mais, selon le directeur général, ce secteur est appelé à être relancé très prochainement. C'est sous l'étiquette « Québec Science Éditeur », que les PUQ éditent la plupart des publications destinées au grand public.

STRATÉGIES

Depuis quelques années, le secteur didactique a donc été privilégié aux PUQ. « Dans ce créneau, avec un tirage de 2000 exemplaires, nous réussissons généralement à couvrir nos frais et même à gagner un peu d'argent », explique le directeur général. Selon lui, cette orientation a permis aux PUQ de se mettre sur la voie de l'autofinancement, objectif que s'était fixé Jacki Dallaire à son arrivée aux Presses en 1986. Au cours de l'année 1989-1990, sur les 70 publications, plus de la moitié se situent donc dans le secteur didactique.

Les thèmes des ouvrages publiés font écho aux disciplines de recherche et d'enseignement où s'illustre l'Université du Québec... et où existe aussi une bonne clientèle d'étudiants. Beaucoup de publications touchent ainsi les sciences de l'éducation, les sciences administratives, la psychologie ou les communications.

Si certains projets bénéficient du soutien financier des établissements de

l'Université du Québec où enseignent les auteurs, d'autres formes de collaboration se sont aussi concrétisées avec des maisons d'enseignement universitaire hors du réseau de l'Université du Québec (comme les HEC) ou même avec d'autres éditeurs québécois ou étrangers. M. Dallaire souligne aussi qu'en 1989, par le biais des PUQ, la collection UREF (Universités du réseau de langue française) de l'AUPELF (Association des universités partiellement ou entièrement de langue française) a pour la première fois publié un livre qui n'était pas européen. Un second est en cours, le *Précis de télédétection* du professeur Ferdinand Bonn, de l'Université de Sherbrooke.

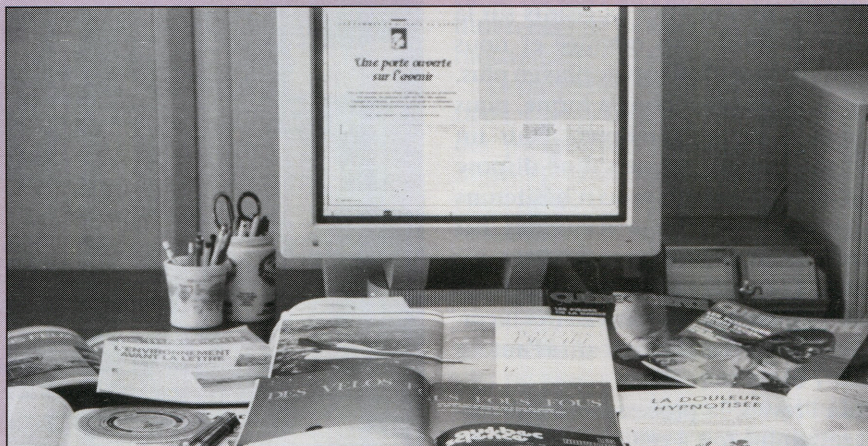
Le développement du marché de la francophonie est d'ailleurs l'un des objectifs de M. Dallaire. « Il y a une demande importante en provenance d'Afrique francophone pour les livres scientifiques et techniques. Au niveau universitaire, le contexte local et culturel ne joue plus et ce potentiel nous permet de contrer l'étrouffement de notre marché. » Quant à pénétrer les marchés de l'Europe francophone, c'est plus difficile, et le jeu des coéditions avec des maisons européennes semble pour l'instant l'une des solutions privilégiées par les Presses.

Outre les livres et les monographies, les PUQ éditent également plusieurs périodiques orientés vers des secteurs très spécialisés de la recherche. Il s'agit de *PMO (Revue internationale de gestion des petites et moyennes organisations)*, de l'Université du Québec à Chicoutimi, *TIS (Technologies de l'information et société)*, *NPS (Nouvelles pratiques sociales)*, *Loisir et Société*, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, ainsi que la revue *Coopération et développement*. Jacki Dallaire explique : « Nous cherchons à faire en sorte que ces publications s'autofinancent au niveau de leur production sans les obliger à supporter les frais fixes de notre maison d'édition. Ces publications constituent pour les Presses une banque d'auteurs potentiels et également un excellent véhicule de marketing. »

Si le mandat des PUQ est de répondre à des objectifs éducatifs, son défi actuel est de le faire en s'approchant le plus possible de l'autofinancement. L'équilibre n'est pas facile à trouver et ce dilemme est présentement le lot de la plupart des presses universitaires. Sans doute est-ce pour cette raison que « marketing » semble le mot-clé de la nouvelle décennie aux PUQ? ■■

QUÉBEC SCIENCE

DENIS SAVARD



Le magazine *Québec Science** est certainement la publication des Presses de l'Université du Québec la plus largement connue. Ses 28 ans d'existence en font sans contredit le doyen des magazines scientifiques québécois. Ce mensuel compte actuellement quelque 16 000 abonnés et il est vendu en kiosques; son tirage moyen varie entre 25 000 et 28 000 exemplaires.

Si ce magazine est le prolongement direct du *Jeune Scientifique*, publié entre 1962 et 1969 par l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences (ACFAS), le *Jeune Scientifique* émanait pour sa part du *Jeune Naturaliste*, lancé en 1951 par des frères enseignants, les Clercs de Saint-Viateur du Collège de Joliette. Dans les deux cas, il s'agissait alors de vulgariser la science à l'intention des étudiants du secondaire.

Pour réaliser le *Jeune Scientifique*, l'ACFAS s'était assurée la collaboration de jeunes scientifiques et d'universitaires aujourd'hui réputés. Les lecteurs âgés de plus de 45 ans se souviendront y avoir lu des articles signés Maurice L'Abbé, Jean-René Roy ou Hubert Reeves. À l'occasion du 25^e anniversaire de *Québec Science*, le rédacteur en chef, Jean-Marc Gagnon, n'a pas hésité à qualifier les années 1962 à 1969, « d'âge d'or de la vulgarisation scientifique effectuée par des scientifiques et des professeurs à l'intention des jeunes ».

En 1969, voyant là un excellent moyen de poursuivre sa mission de favoriser à un plus grand nombre possible l'accès à la connaissance, l'Université du Québec acquiert le *Jeune Scientifique* et lui donne le nom de *Québec Science*. L'âge des lecteurs monte d'un cran et des changements rédactionnels viennent répondre aux nouvelles attentes du milieu. Le style devient plus journalistique et le contenu des articles, tout en restant scientifique, colle de près à l'actualité.

C'est cependant à partir de 1973 que le mensuel acquiert réellement le visage que nous lui connaissons aujourd'hui. Toute une équipe de jeunes journalistes scientifiques invente alors le « style » *Québec Science*. Parmi les vulgarisateurs scientifiques les plus en vue actuellement dans les médias écrits et électroniques, nombreux sont ceux qui ont participé à la naissance et à l'explosion du magazine.

Selon une étude réalisée en 1987, les lecteurs se situent dans la catégorie des 18-35 ans; l'âge moyen des abonnés étant autour de 29 ans. Trente-cinq pour cent des lecteurs sont des étudiants, 22 % des professionnels, 12 % des enseignants, 9 % des techniciens et 22 % des cadres et autres catégories professionnelles. On estimait alors qu'en moyenne trois personnes lisaient chacun des exemplaires vendus, ce qui fait que *Québec Science* rejoint plus de 60 000 personnes... qui en influenceraient 250 000 autres!

En moins de trois décennies, *Québec Science* a concrétisé chez nous le tandem de la science et de l'actualité qui, plus que jamais, trame le quotidien de l'humanité.

* Pour plus de détails concernant l'évolution de ce magazine, lire l'article intitulé « Les 25 ans de *Québec Science* » dans *Québec Science*, volume 26, numéro 3, novembre 1987.